

THÈSE DE
PARIS.
1887.
N^o. 115.

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

LES FRÈRES DE JÉSUS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 19 février 1887

PAR

LOUIS SALLES

PARIS

IMPRIMERIE MOQUET

11, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 11

1887

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

LES FRÈRES DE JÉSUS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 19 février 1887

PAR

LOUIS SALLES



PARIS

IMPRIMERIE MOQUET

11, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 11

1887

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. MÉNÉGOZ, Président de la soutenance.

MM. MÉNÉGOZ,	}	Examineurs.
SABATIER,		
PH. BERGER,		

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE



A MA MÈRE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LES FRÈRES DE JÉSUS

INTRODUCTION

De tout temps, la tradition catholique a exercé sur les esprits une influence dominatrice : ceux qui ont voulu l'attaquer se sont trouvés en butte à de nombreux obstacles, dont le renversement a nécessité un violent effort. Nous nous attaquons aujourd'hui à une des croyances qui lui sont chères, c'est la suivante : Marie n'a pas eu d'autres enfants que Jésus.

La réforme protestante ne toucha pas tout d'abord à cette question, qui était de minime importance pour le salut de l'humanité, et accepta durant de longues années l'opinion reçue sur les soi-disant frères de Jésus. Nous lisons, par exemple, encore dans la concordance de Büchner à l'article *Frères* : « Le Christ « n'a pas eu de frères naturels, il est selon sa nature « divine le Fils unique du Père, selon sa nature humaine le Fils unique de la Vierge Marie. » Depuis lors, bon nombre de théologiens protestants, parmi

lesquels nous citons : Credner, Mayerhoff, Néander, Bleek, de Wette, Kern, Holtzmann, ont contesté à Jésus ce titre de Fils unique de Marie. La peinture elle-même s'est mise de la partie, et l'an dernier, à l'exposition de Vienne, une toile du célèbre peintre Vereshaguine, « La Sainte Famille », représentait Jésus entouré de ses frères et sœurs. Les cercles cléricaux de la ville s'étant soulevés, le tableau a dû être soustrait aux regards du public, pour éviter un plus grand scandale.

Il ne nous a pas paru inutile de faire d'une question si controversée l'objet d'un examen spécial. Nous donnons dans les pages qui suivent les résultats de notre étude. Faisant un retour sur le passé, nous exposerons dans une première partie comment s'est formée la tradition catholique. Dans une seconde partie nous nous appliquerons à montrer comment, d'après le Nouveau Testament, Josèphe, et Hégésippe (dans Eusèbe), l'existence des frères et sœurs de Jésus est nettement établie.

BIBLIOGRAPHIE

Nous n'indiquerons que les principaux ouvrages consultés :

Les écrits de Josèphe (*Antiquités*), de Nicéphore (*Hist. ecclès.*), d'Eusèbe (*Hist. ecclès.*), d'Origène (*Contra Celsum* ; Homélie sur Luc), de saint Jérôme (*adv. Helvidium* ; *ad Hedybiam* ; *de vita J. Christi*), de Tertullien (*de Monogamia* ; *de Carne Christi*), ainsi que les Évangiles apocryphes (édition Thilo, 2^e édition de Tischendorf et traduction de G. Brunet), nous ont été d'un précieux secours.

Non moins précieux nous ont été : 1^o les *Vies de Jésus* de Strauss, Neander, B. Weiss, Keim, Beyschlag, Renan, Edersheim ; 2^o les *Commentaires* de de Wette, Meyer, Fritzsche, Reuss, Godet ; 3^o les *Cours d'Exégèse* professés à la Faculté de théologie de Paris par MM. Ménégoz (Ep. de Jacques, 1884-85 ; Ev. de Matthieu, 1885-86), et Sabatier (Evangile de Jean, 1883-84 ; les Actes, 1885-86). — Signalons encore l'intéressante brochure de M. P. Schulze : *Hat Jesus Geschwister gehabt oder nicht?* (Dresde, 1886.)

PREMIÈRE PARTIE

LA TRADITION

Si, après avoir parcouru les écrits du Nouveau Testament, il est certaines questions sur lesquelles le lecteur n'ose porter de suite un jugement définitif, ne serait-ce qu'à cause des contradictions qu'il a pu rencontrer dans l'examen des textes, il est cependant des points sur lesquels toute hésitation paraît impossible.

Ainsi, les Évangiles nous mettent en présence de frères et de sœurs de Jésus, citent les premiers par leurs noms : le sentiment religieux le plus conservateur n'en est pas froissé ; aucune atteinte n'est portée par cet aveu aux récits de la naissance miraculeuse de Jésus, et Marie après avoir été l'instrument de Dieu dans le monde, en donnant naissance au Seigneur, a pu avoir d'autres enfants. Cette constatation des Évangiles s'accorde avec la croyance des Ébionites qui, à l'approche du siège de Jérusalem, s'étaient retirés au delà du Jourdain, emmenant avec eux les derniers descendants de la famille de Jésus.

Telle fut l'opinion qui régna durant les deux premiers siècles de l'Église chrétienne : on ne discuta pas sur

l'existence des frères et des sœurs de Jésus, c'était un fait acquis dont on n'avait pas à douter. L'attente de la parousie, l'approche du grand jour qui devait bientôt arriver tournaient les esprits vers de plus hautes pensées : d'autre part, les efforts que nécessita l'établissement de l'Église chrétienne, les dissensions entre Judéo-chrétiens et Pagano-chrétiens, l'organisation définitive de la nouvelle Église, en un mot, ne permirent pas à l'imagination orientale de spéculer sur des questions secondaires : ce fut la période active de l'Église. Mais vers la fin du II^e siècle, l'affluence des païens, triomphant du parti juif qui regardait Jésus comme le Messie, voulut rehausser dans l'Église la personne de son fondateur. Celui qui avait été le mobile de tant de conversions dut participer à la substance même de Dieu, on proclama sa divinité : il fallait l'isoler autant que possible de tout lien par le sang avec les hommes ; Fils unique de la Vierge Marie, il ne devait avoir ni frères ni sœurs qui auraient diminué son prestige. Marie elle-même, la bienheureuse entre toutes les femmes, avait droit à une place à part parmi les personnes de son sexe. Ce n'était pas assez qu'elle eût conçu Jésus du Saint-Esprit, qu'elle eût enfanté le Christ sans perdre sa virginité ; il fallait qu'elle fût restée vierge toute sa vie et qu'on pût rendre un culte à son éternelle pureté. Tels furent les motifs qui présidèrent à la formation de la tradition catholique. Cette tradition se divise en deux périodes bien tranchées,

correspondant à deux opinions différentes sur la personne des frères et des sœurs de Jésus : la première s'étend du III^e siècle environ jusqu'à la fin du IV^e siècle, et s'arrête à saint Jérôme. A partir de ce moment s'ouvre la seconde période qui se continue de nos jours encore dans l'Eglise romaine.

§ 1^{er}. *Première période.*

Les amateurs de merveilleux populaire, poursuivant le but de la déification de Marie, imaginèrent que les frères de Jésus étaient issus d'un premier mariage de Joseph, et qu'ainsi Marie avait joui d'une perpétuelle virginité. Il se forma dès lors une multitude de légendes qui prirent corps dans les écrits apocryphes. Nous lisons au chapitre IX du Protévangile de Jacques : « Et le
« grand-prêtre dit à Joseph : Tu es désigné par le
« choix de Dieu, afin de recevoir cette vierge auprès
« de toi. Et Joseph fit des objections disant : J'ai des
« enfants et je suis vieux, tandis que Marie est jeune :
« je crains d'être un objet de moquerie pour les fils
« d'Israël. »

Au chapitre XII du même Protévangile, lorsque l'empereur Auguste rend un édit pour que tous ceux qui habitent Bethléem aient à se faire enregistrer, Jo-

seph s'écrie : « Je ferai enregistrer mes fils, mais que
« ferai-je à l'égard de cette femme ? Comment la fe-
« rai-je inscrire ? Comme mon épouse ! elle n'est pas
« mon épouse, et je l'ai reçue en dépôt du temple du
« Seigneur. Dirai-je qu'elle est ma fille ? Mais tous les
« enfants d'Israël savent qu'elle n'est pas ma fille : que
« ferai-je donc à son égard ? »

L'Évangile de la Nativité de Marie, de son côté, est tellement soucieux de sa virginité, qu'il lui fait refuser la main du fils d'Abiathar le grand-prêtre. Les Évangiles de Pierre, de Thomas, l'histoire de Joseph le charpentier, etc... abondent dans ce sens, et de l'examen de ces documents apocryphes, il résulte que l'opinion courante était celle-ci : Les frères et sœurs de Jésus sont issus d'une première union de Joseph ; Jésus n'a pas été seulement le Fils unique de Dieu, mais aussi le Fils unique de Marie.

Origène accepta cette manière de voir : dans son Traité contre Celse (1), il prétend que Jacques, appelé par Paul frère du Seigneur, avait droit à ce titre, moins à cause de leur parenté et de leur commune éducation, qu'à cause de leurs mœurs et de leurs habitudes.

« Je ne sais, dit-il encore dans son Homélie sur Luc,
« qui a commis la sottise d'affirmer que Marie fut re-
« niée par le Seigneur, parce que dans la suite elle s'u-
« nit à Joseph et eut des enfants ? Mais ces fils de Jo-

(1) *Contra Celsum*, I, 47.

« seph n'étaient pas nés de Marie, aucun texte ne le « rapporte (1). »

Grégoire de Nysse, Hilaire, Ambroise, Hippolyte, suivirent Origène, et Épiphane (2) à la suite de la querelle nestorienne, désigna comme hérétiques ceux qui attribuaient à Marie des enfants après la naissance du Sauveur. Il affirma que les fils de Joseph dont il est parlé dans les Évangiles étaient nés d'un premier mariage. De nos jours, Paulus, Michaëlis, Thiersch ont adopté cette théorie : et M. Renan dans son appendice aux Évangiles, paraît accepter que Jacques et Jude furent des demi-frères de Jésus auxquels l'on associa leurs cousins Jose et Simon, fils de Klopas. Il n'exclut cependant pas la possibilité que Marie ait eu d'autres enfants. Mais au point de vue de l'Église romaine, la thèse des apocryphes et d'Origène céda le pas à celle de saint Jérôme avec lequel nous entrons dans la seconde période de la tradition.

§ 2. *Deuxième période.*

Cette thèse ne reposait pas sur un sérieux fondement. Les Évangiles canoniques ne parlaient pas d'un

(1) Homélie sur Luc, VII

(2) *Hérésies*, LXXVIII, 8, 23.

premier mariage de Joseph, ne faisaient aucune allusion à sa vieillesse : et, s'il y eût eu quelque chose de vrai dans la légende, Matthieu et Luc en auraient certainement parlé pour donner plus de poids au dogme de la conception miraculeuse.

Le mot ἀδελφός ne signifiait jamais demi-frère ; il était bien étonnant que les Évangiles, les Actes et Paul, l'eussent constamment employé dans ce sens en négligeant d'en avertir leurs lecteurs, et cela quand partout ces ἀδελφοί de Jésus se présentent à nous en compagnie de sa mère considérée aussi par les Juifs comme la leur.

De plus, d'après les prophètes, Jésus devait être héritier du trône de David ; les généalogies cherchent à démontrer qu'il le fût par Joseph. Or, le code hébreu accordait la domination à l'aîné des enfants du père, selon la loi du Deutéronome (1) : « Quand un homme
« aura deux femmes, l'une aimée, l'autre haïe, et
« qu'elles lui auront donné des enfants, tant celle qui
« est aimée que celle qui est haïe, et que le fils aîné
« sera de celle qui est haïe ; lorsqu'il partagera à ses
« enfants ce qu'il aura, il ne pourra pas faire aîné le
« fils de celle qui est aimée à la place du fils né le pre-
« mier de celle qui est haïe ; mais il reconnaîtra le fils
« de celle qui est haïe pour le premier né, en lui don-
« nant une double portion de tout ce qui se trouvera

(1) Deutéron., XXI, 15-18.

« lui appartenir, car il est les prémices de sa vigueur, « et le droit d'aînesse lui appartient. »

C'est en bénéficiant de cette loi, qu'à la mort de Josaphat (1) Joram lui succéda comme roi de Juda, parce qu'il était le fils aîné. Si donc Joseph avait eu des enfants plus âgés que Jésus, ce dernier aurait dû être écarté du trône de David. A moins d'émettre l'hypothèse qu'à l'exemple de Jacob, Jésus acheta le droit d'aînesse, marché qu'aucun passage du Nouveau Testament ne nous permet de supposer.

Voilà des arguments que saint Jérôme connaissait sans doute : ce ne sont pourtant pas ceux qui semblent l'avoir décidé à combattre la théorie de ses devanciers et à proposer une nouvelle traduction du mot ἀδελφός.

Certains hérétiques devaient prétendre qu'à l'exemple d'Abraham et de Jacob, Joseph avait eu plusieurs femmes à côté de Marie ; Jérôme s'appliqua à réfuter cette doctrine dans son *Traité contre Helvidius* (2). Il pensa que Joseph était digne d'une place dans le culte, et que ce saint aussi bien que Marie avait droit à une perpétuelle virginité (3). Restait à démontrer que le

(1) II Chron., XXI, 3.

(2) « *Possumus enim hac æstimatione possibilitatis contendere plures quoque uxores habuisse Joseph, quia plures habuerit Abraham, plures habuerit Jacob, et de his uxoribus esse fratres Domini, quod plerique non tam pia quam audaci temeritate confingunt. Fornicatio in sanctum virum non cadit.* » *C. Helv.*

(3) *Contra Helvidium*, 9.

mot ἀδελφός ne signifie pas toujours frère, mais aussi quelquefois cousin; la traduction des Septante fut le pivot de cette démonstration.

Elle offre de nombreux exemples où le mot ἀδελφός est employé dans le sens de simple parent, d'ami, de serviteur; nous en citons quelques-uns :

Deutér., XV, 12 : « Quand ton frère (ἀδελφός dans « les Septante) d'entre les Hébreux, homme ou femme, « te sera vendu, il te servira six ans, mais la septième « année tu le renverras libre de chez toi. »

Deutér., XXII, 1 : « Si tu vois le bœuf ou la brebis « de ton frère (ἀδελφόν) égarés, tu ne t'en détourneras « point, tu ne manqueras pas de les ramener à ton « frère. »

Genèse, XIII, 8 : Abraham dit à Lot : « Pas de dis- « pute entre toi et moi, car nous sommes frères « (ἀδελφοί). »

Les exemples pourraient être multipliés : ceux que nous donnons suffisent pour prouver que le mot ἀδελφός a une certaine élasticité et peut s'étendre à divers degrés de parenté. Ce n'est donc pas vrai frère, dit saint Jérôme, que ce mot signifie dans l'Ecriture, mais parent, et les ἀδελφοί du Christ ne sont donnés dans les Évangiles que comme ses proches parents : quant au degré de parenté, il est facile à déterminer. Marie, femme de Klopas et sœur de la Vierge Marie est mère d'un Jose et d'un Jacques : Jude dans son épître se réclame du titre de frère de Jacques; voilà donc trois fils

de Marie, femme de Klopas, portant les noms des frères de Jésus : nous ne pouvons qu'identifier ces deux listes si nous ne voulons pas avoir cette absurdité de deux séries de cousins répondant aux mêmes noms. Les appelés ἀδελφοὶ κυρίου ne sont que ses cousins germains, des enfants de Klopas : dans le Nouveau Testament d'ailleurs, nous ne lisons pas que Marie a eu d'autres enfants après Jésus, et il faut respecter les textes : « Nous croyons que Dieu est né de la Vierge, parce que nous lisons cela; nous ne croyons pas qu'après l'enfantement du Christ, Marie soit devenue mère de nouveau, parce que nous ne le lisons pas(1). »

L'explication de saint Jérôme prévalut dans l'Église chrétienne ; Ignace, Justin martyr, Polycarpe, Irénée l'avaient déjà répandue, écartant toute interprétation dangereuse, exerçant une vigilante sévérité contre les esprits téméraires. Nombre de théologiens protestants, Schneckenburger (2), Olshausen (3), Arnoldi, Hengstenberg, l'ont acceptée : Lange (4) pense que ces fils de Klopas furent adoptés jeunes par Joseph après la mort de leur père, ce qui expliquerait le titre d'ἀδελφοί de Jésus qu'on leur donnait.

Sans vouloir entrer pleinement ici dans la discussion des mots ἀδελφός et ἀνεψιός, nous désirerions présen-

(1) *Contra Helvidium*, 2.

(2) *Proleg. in Ep. Jac.*

(3) Récits de la Passion de N. S. Jésus-Christ (trad. franç.)

(4) Herzog, *Encycl.*, 2^e édit., VI, 415.

ter deux observations sur la manière dont saint Jérôme traite les Septante. Il est très vrai que ceux-ci n'appliquent pas seulement à « frères » le terme de ἀδελφοί, et qu'ils désignent aussi par là tout lien de parenté, d'habitation commune, de métier. Mais, lorsqu'il s'agit de préciser les degrés de parenté, les Septante rendent toujours l'idée de frère par ἀδελφός et celle de cousin par ἀνεψιός.

Enfin, dans les passages de l'Ancien Testament où le mot ἀδελφός est détourné de son sens habituel, on peut rétablir le vrai sens par le contexte : or, dans les Évangiles, pour donner à ce mot la signification de cousin, ce n'est pas au contexte que saint Jérôme a recours, c'est au rapprochement d'autres œuvres indépendantes de celles qu'il s'agit de comprendre.

Voilà sur quoi repose l'opinion de la tradition : sa base est peu solide, mais elle a permis d'introduire deux nouveaux sujets d'adoration dans l'Église, la Vierge Marie et saint Joseph. Il nous reste à voir si cette opinion est justifiée par les Évangiles, les Actes, les écrits de Paul et ceux des premiers écrivains ecclésiastiques.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE NOUVEAU TESTAMENT

Si nous prenions les écrits du Nouveau Testament par ordre chronologique, nous serions amené à commencer ce chapitre par l'examen des Épîtres de Paul; il nous semble préférable de procéder différemment et d'étudier tout d'abord les récits des Évangélistes, récits qui, s'ils ont été postérieurement rédigés, n'en traitent pas moins de questions fort antérieures à leur rédaction. Nous suivrons donc l'ordre chronologique des faits, non l'ordre chronologique des écrits.

Une seconde remarque est nécessaire : nous ne discuterons pas l'authenticité des passages que nous aurons à étudier. Quel que soit le nom du rédacteur de tel Évangile, et quelles que soient les sources où il a puisé, quelle que soit la véracité ou la non probabilité de tel fait qu'il signale, la question pour nous

n'est pas là. Les résultats de la critique biblique sont sans influence sur les conclusions de ce travail : ce qu'il nous importe de savoir — et personne ne le conteste — c'est que les documents du Nouveau Testament ont été écrits au siècle apostolique et expriment les croyances des chrétiens de cette époque. Nous prenons ces documents tels qu'ils nous ont été conservés, et nous voulons montrer que, d'après eux, Jésus a eu des frères et des sœurs dans le sens le plus étroit du mot.

§ 1. *Les Évangiles.*

Le premier passage des Évangiles qui nous frappe est celui de Matthieu, I, 18 : « Voici de quelle manière « Jésus vint au monde : Marie, sa mère, ayant été « fiancée à Joseph, se trouva enceinte par l'effet du « Saint-Esprit, avant qu'ils eussent habité ensemble. »

D'après la loi du Deutéronome (1), Joseph était en droit de répudier sa fiancée, mais les protestations de Marie et l'apparition d'un ange le déterminèrent à la recevoir dans sa maison : il la reçut « πρὶν ἢ συνελθεῖν αὐτούς. »

Le mot συνελθεῖν, auquel nous nous arrêtons, pourrait être interprété de diverses manières : fort répandu

(1) Deut., XXI, 12-25.

dans le Nouveau Testament, son sens varie; c'est ainsi que, selon les circonstances, il signifie : venir ensemble, aller ensemble, se rencontrer dans le même lieu, avoir commerce avec, cohabiter. Ce dernier sens est celui que nous pensons devoir lui attribuer dans notre passage. Συνελθεῖν y est employé pour indiquer l'idée de rapports conjugaux, sans cela la phrase serait terne et peu significative : au contraire, en maintenant le sens que nous donnons, l'idée est nettement exprimée, sans que les yeux ou les oreilles du lecteur en soient le moins du monde choqués. Le récit miraculeux est environné d'un limbe de mystère, et l'auteur, par l'expression συνελθεῖν, harmonise son style avec la nature même du récit. De nombreux exemples viennent à l'appui de notre traduction : Sophocle, *Œdipe Roi*, « τὸ σὸν λέχος συνῆλθον ; » Xénophon, *Mémorables*, II, 24 ; Diodore de Sicile, III, 57 ; Josèphe, *Antiquités*, VII, 8, emploient le même verbe dans ce sens.

Le rédacteur du premier Évangile n'a pas été gêné pour s'écarter de la spéculation paulinienne dans le récit de la naissance de Jésus, et de ce premier texte il nous paraît ressortir que s'il affirme la conception miraculeuse de Jésus, il n'en affirme pas moins par l'expression πρὶν ἢ συνελθεῖν αὐτούς que Marie et Joseph eurent dans la suite des rapports conjugaux. C'est ce que vient confirmer le verset 25 du même chapitre :

« καὶ οὐκ ἐγένωσκεν αὐτὴν ἕως οὗ ἔτεκεν υἱόν. »

On ne saurait donner dans ce passage au verbe con-

naître, le sens qu'il a généralement dans la conversation lorsqu'on dit d'une personne : « je la connais, nous nous sommes déjà vus, nous avons des relations. » La phrase serait en pleine contradiction avec le commencement du chapitre où il est parlé des fiançailles de Joseph et de Marie, preuve irrécusable qu'ils devaient nécessairement se connaître. Le verbe γινώσκω a un sens plus intime, il traduit littéralement le verbe hébreu *iada*, comme nous pouvons nous en assurer par la lecture des Septante.

Lorsque les habitants de Sodome environnent la maison de Lot pour s'emparer des anges qui y sont entrés, Lot leur répond : « Voici, j'ai deux filles qui « n'ont point connu d'homme (1). »

Moïse, après la prise de Madian et le massacre des mâles de cette ville, ordonne aux chefs de l'armée « de « tuer tout mâle parmi les petits enfants et toute « femme qui aura connu un homme (2). »

Lorsque Anne a supplié le Seigneur de lui donner un fils,.... « alors ils se levèrent de bon matin et se « prosternèrent devant l'Eternel, et Elkana connut « Anne sa femme (3). »

La langue latine emploie aussi le verbe *cognoscere* dans ce sens : Ovide, *Met.*, IV, 594 ; César, *de Bello*

(1) Gen., XIX, 8.

(2) Nombres, XXXI, 17.

(3) I Sam., I, 19.

Gall., VI, 21 ; Justin, V, 2, XXVII, 3, nous en donnent des exemples.

Joseph n'eut donc pas de rapports conjugaux avec Marie jusqu'à ce qu'elle (ἕως οὗ) eût enfanté Jésus.

D'après les théologiens catholiques, la particule ἕως s'appliquerait seulement au temps qui s'écoula avant la naissance, et ne serait d'aucune indication pour les jours qui la suivirent (1) : Joseph aurait pu ne pas connaître Marie jusqu'à l'arrivée de Jésus dans le monde, mais rien n'obligerait à croire qu'il la connut après.

Cette interprétation est défectueuse. Rapprochons de notre texte une citation de Diogène Laërte, touchant la mère de Platon : « ὅθεν καθαράν γάμου φυλάττει ἕως τῆς ἀποκυήσεως (2). » Son mari la conserva pure de tout commerce matrimonial jusqu'à l'accouchement. » Dans ces deux passages parallèles, le mot ἕως doit être traduit de la même manière ; or, l'idée exprimée par Diogène Laërte est qu'après la naissance de Platon, son père rentra dans ses droits conjugaux, puisque Platon eut des frères : nous ne pouvons qu'interpréter ainsi le passage de saint Matthieu, et c'est ce que démontre Fritzsche (3) : Si nous lisions, « il ne la connut pas jusqu'à ce qu'il mourût », cette négation ne pourrait après la mort se transformer en affirmation, mais tel

(1) Bonald, *Instit. theolog.*, t. II.

(2) Diog. Laërte, III, 1, 2. Platon passe pour être fils d'Apollon.

(3) Fritzsche, *Comm. in Matth.*, p. 53.

n'est pas le cas présent : $\xi\omega\varsigma\ \omicron\tilde{\omega}$ indique une durée d'abs-
tention qui cesse le jour où Marie a enfanté Jésus.

Trois passages tirés du deuxième chapitre de Mat-
thieu achèvent de nous convaincre :

« Vers. 9: et voici, l'étoile qu'ils avaient vue en
Orient allait devant eux jusqu'à ce qu'étant ($\xi\omega\varsigma\ \omicron\tilde{\omega}$) arri-
vée sur le lieu où était le petit enfant, elle s'y arrêta. »

« Vers. 13 : un ange du Seigneur apparut en songe à
Joseph et lui dit : lève-toi, prends l'enfant et sa mère,
fuis en Egypte et reste là jusqu'à ce que ($\xi\omega\varsigma\ \omicron\tilde{\omega}$) je te le
dise. »

« Vers. 15 : et il resta là jusqu'à ($\xi\omega\varsigma\ \omicron\tilde{\omega}$) la mort d'Hé-
rode. »

Les théologiens catholiques n'hésitent pas dans ces
passages à accorder à l'expression ($\xi\omega\varsigma\ \omicron\tilde{\omega}$) le sens de li-
mitation qui est le vrai : serait-il possible de croire que
la même expression revenant quatre fois dans le même
récit n'eût pas toujours la même signification ?

Rien d'ailleurs pour le moment ne nous dit que
Jésus ait des frères : il a pu seulement en avoir. Les
éditions critiques du Nouveau Testament (Tischen-
dorf, Tregelles, Westcott et Hort, ainsi que la revi-
sion anglaise) n'excluent pas dans notre passage
cette hypothèse ; mais le texte reçu, basé sur d'an-
ciens manuscrits du v^e et du viii^e siècle (1), lit au

(1) C, D, E, etc., et plusieurs manuscrits de l'*Itala*, ainsi
que les versions syriaques.

lieu de υἱόν, les mots τὸν υἱὸν αὐτῆς τὸν πρωτότοκον (son premier né).

Ce terme de πρωτότοκον n'est-il pas en opposition avec l'idée d'enfants puînés ? saint Jérôme affirme que non, car alors dit-il, lorsque Exode, XII, 12, nous lisons : « Cette nuit là je passerai dans le pays d'Egypte, et je frapperai tout premier né (πρωτότοκον dans les Septante) », il faudrait admettre que les fils uniques ont été épargnés. Le Damascène (1) affirme également que πρωτότοκος signifie celui qui est né le premier, qu'il soit fils unique ou bien qu'il ait d'autres frères : Ols-hausen et Paulus se rangent à cette opinion.

L'argument de Lucien (2) « εἰ μὲν πρῶτος οὐ μόνος εἰ δὲ μόνος οὐ πρῶτος » nous paraît bien plus concluant, et nous voyons dans le titre de πρωτότοκος la certitude que celui dont il s'agit n'a pas de frère aîné et en a de plus jeunes.

Le rédacteur des deux premiers chapitres de saint Matthieu savait lorsqu'il écrivait, si Jésus avait ou non des frères, et le terme par lequel il le désigne, s'il existait dans le manuscrit primitif, a l'air d'avoir été mis à cette place comme un terme de précision pour attirer les regards. Les théologiens catholiques qui veulent déifier Marie peuvent nier ici d'après le texte de Tis-

(1) Damascène, *Exp. orth. fidei*, l. IV, ch. 8, p. 293. — Cf. Suicer, *Thesaurus*, II, 878.

(2) Lucien, *Dæmonax*, 29.

chendorf l'existence des frères de Jésus : mais il leur est bien difficile de concilier leur opinion avec les manuscrits anciens que nous venons de signaler et avec le texte reçu. Selon nous, l'addition τὸν πρωτότοκον a primitivement existé dans le texte : des copistes ultérieurs, désireux de maintenir le culte de la Vierge au moment où la légende se formait, l'ont tout bonnement supprimée, ce qui n'a rien enlevé à la correction pas plus qu'à la clarté de la phrase. Ils n'ont pas fait la coupure assez grande : ils auraient dû aller plus loin, refondre la phrase tout entière de manière à faire disparaître aussi le « οὐκ ἐγένωσεν αὐτὴν ἕως οὗ, » qui met à néant la doctrine de la virginité éternelle de Marie.

Si ce passage de Matthieu pouvait laisser dans notre esprit quelque doute, le passage parallèle de Luc, II, 7 viendrait le dissiper : « καὶ ἔτεκεν τὸν υἱὸν αὐτῆς τὸν πρωτότοκον » (Marie enfanta son premier né). Ce témoignage est d'autant plus précieux que le rédacteur du III^e Évangile, dans sa dédicace à Théophile, nous affirme qu'il s'est appliqué dès le commencement à s'enquérir d'une manière exacte de toute l'histoire évangélique, afin d'affermir chez les fidèles par une exposition plus méthodique la conviction des vérités qui leur ont été enseignées. Lorsque Luc rédigea son Évangile, Marie était morte, et sans avoir de ménagement à garder, puisqu'il voulait exactement rapporter les faits, il devait s'être bien renseigné sur le nombre de ses enfants. S'il eût écrit au lendemain de la naissance de Jésus, le mot

πρωτότοκος ne postulerait pas nécessairement la naissance ultérieure d'autres enfants ; mais après un intervalle d'environ 80 ans, si Jésus eût été fils unique de Marie, Luc possédait assez la langue grecque, pour connaître et employer le mot *μονογένης* qui correspond à notre terme *unique*, mot que Jean (1) parlant de Jésus a plusieurs fois employé.

Nous arrivons à des textes qui nous font faire un pas de plus. Jusqu'ici le terme de « frères de Jésus » n'a pas été prononcé par les Évangélistes : nous le rencontrons maintenant dans trois passages parallèles :

Matth., XII, 46-50 : « Pendant qu'il parlait encore à
« la foule, sa mère et ses frères étaient dehors, qui
« cherchaient à lui parler ; on lui dit : Ta mère et tes
« frères sont là dehors et ils cherchent à te parler.
« Mais Jésus répondit à celui qui le lui disait : Qui est
« ma mère et qui sont mes frères ? Puis, étendant la
« main sur ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes
« frères, car celui qui fait la volonté de mon Père qui
« est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur
« et ma mère. »

Marc, III, 34-35 : « Ses frères et sa mère arrivèrent
« donc, et se tenant dehors ils le firent appeler. La
« foule était assise autour de lui lorsqu'on lui dit :
« Ta mère, tes frères et tes sœurs sont là dehors qui te
« cherchent. Et Jésus répondit : Qui est ma mère et

(1) Saint Jean, I, 48 ; III, 46, 48.

« qui sont mes frères? Puis, promenant ses regards
« sur ceux qui étaient assis autour de lui : Voici, dit-il,
« ma mère et mes frères, car celui qui fait la volonté
« de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et
« ma mère. »

Luc, VIII, 19-21 : « Cependant la mère et les frères
« de Jésus étaient venus le trouver et ne pouvaient ar-
« river à lui à cause de la foule. On l'en informa en lui
« disant : Ta mère et tes frères sont là dehors qui dé-
« sirent te voir. Mais il répondit : Ma mère et mes frè-
« res sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui
« la mettent en pratique. »

Il semble qu'il y ait quelque différence entre le récit de Luc et celui des deux autres synoptiques. Chez ceux-ci, la mère et les frères de Jésus viennent pour le chercher alors qu'il parle encore de l'esprit immonde, et la parabole du Semeur suit immédiatement ses paroles : tandis que Luc rapporte cet événement à une autre circonstance et le fait précéder des paraboles du Semeur et du chandelier. Qu'il y ait là pour les uns ou pour l'autre une erreur de chronologie, nous ne doutons pas que les trois évangélistes racontent le même fait.

Ces frères et ces sœurs sont-ils des cousins et cousines de Jésus comme le soutient l'opinion traditionnelle?

Admettons-le un instant, et voyons alors comment dans nos trois passages parallèles l'idée qu'ils expri-

ment est défigurée. Si dans ces passages le mot ἀδελφός signifie cousin à la première ligne, son sens ne varie pas à la seconde, pas plus qu'à la troisième : on ne saurait dans une phrase donner au même mot un sens différent. Et alors Jésus aurait sérieusement adressé à la foule ces paroles singulières : « Celui qui fait la vo-
« lonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est ma
« mère, et mon cousin et ma cousine. » Ce serait ridiculiser cette pensée si belle, si touchante du Seigneur, que nous sommes tous ses frères, et déshériter l'Eglise entière de cette sainte prérogative.

C'est en vain que nous avons cherché dans tout le Nouveau Testament ; en dehors des ἀδελφοί du Christ, il n'existe pas un seul passage où nous puissions donner à ἀδελφός le sens de simple parent. — S'il ne s'agissait encore que des ἀδελφοί de Jésus, on pourrait invoquer le témoignage des Septante et soutenir contre nous que les écrivains du Nouveau Testament familiers avec cette version en ont adopté scrupuleusement le dialecte. Mais à côté des ἀδελφοί Marc nous parle des ἀδελφαί, et cette dernière expression ne signifie jamais que sœurs dans l'Ecriture.

Comment serait-il permis d'accepter que des personnes n'ayant avec Marie aucun lien de parenté soient toujours attachées à ses pas, alors surtout que le membre de phrase « il ne la connut pas jusqu'à ce que » nous laisse entendre que Marie eut d'autres enfants après Jésus, et que, profondément attachés à leur

mère et à leur frère qu'ils croient hors de lui, craignant pour ce dernier les embûches des Pharisiens, ils abandonnent tout pour venir à sa recherche, lui proposer de le soustraire au danger, essayer même de le prendre de force (κρατῆσαι, Marc, III, 21).

Personne ne niera que dans son acception ordinaire le mot ἀδελφός signifie frère, et que pour lui faire signifier cousin, il faut le prendre dans un sens tout exceptionnel. Si les Evangélistes avaient cru à la virginité perpétuelle de Marie, auraient-ils employé pour l'établir un mot équivoque?

La langue grecque en général, et la langue du Nouveau Testament en particulier est assez riche pour fournir à chaque lien de parenté une dénomination spéciale ; elle appelle frère ἀδελφός, cousin ἀνεψιός, parent συγγενής : c'est ainsi que Paul appelle Marc ὁ ἀνεψιὸς Βαρνάβα (1), que Luc nomme les parents de Corneille συγγενεῖς (2).

Pour toutes ces raisons, nous voyons donc dans nos trois passages parallèles de vrais frères et de vraies sœurs de Jésus.

Plus loin, les frères sont cités chacun par leur nom.

Jésus, de Kapernaoum où il a guéri la fille de Jaïrus, vient à Nazareth accompagné de ses disciples et en-

(1) Coloss., IV, 10.

(2) Actes, X, 24.

seigne dans la synagogue : c'est alors qu'il remplit d'étonnement ses compatriotes et leur arrache un cri de stupéfaction :

Matth., XIII, 55 « N'est-ce pas le fils du charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude? et ses sœurs ne sont-elles pas au milieu de nous? »

Marc, VI, 3 : « N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, de Jose (1), de Jude et de Simon, et ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous? »

Nous avons vu dans la première partie de notre étude que la tradition identifie les frères de Jésus aux fils de Klopas. C'est sur l'identification de Jacques, fils de Klopas et de Jacques, frère du Seigneur que scientifiquement elle repose. Le devoir de fournir nos arguments en faveur de la distinction de ces deux homonymes nous est donc imposé, et nous allons aussi brièvement que possible exposer notre point de vue sur la question des trois Jacques.

Et d'abord, le Nouveau Testament nous met en présence de trois Jacques : nous éliminons en commençant Jacques, le frère de Jean, le fils de Zébédée dont il est parlé au chapitre 1^{er} (19) de Marc, et qu'Hérode Agrippa fit décapiter en l'an 44.

(1) Nous admettons l'identification des noms Jose et Joseph.

A l'époque où il subissait le martyre, il y avait à la tête de l'Eglise jérusalémitte un autre Jacques que Paul (Gal., I, 18) appelle frère du Seigneur : c'est ce Jacques dont la parole triompha (Actes, XV) au Synode de Jérusalem et chez lequel en 59 furent reçus les délégués de l'Eglise.

Les chapitres XV, 40 de Marc, XIX, 25 de Jean nous présentent enfin un autre Jacques, dit le Mineur, fils de Klopas ou Alphée. Sa mère s'appelait Marie, il est question d'elle dans l'énumération (Matth., XXVII, 55) des femmes qui ont accompagné Jésus depuis la Galilée et qui assistent à son supplice.

Se fondant sur le récit de Crucifixion (Jean, XIX, 25) où ils ne voient que trois femmes au lieu de quatre, les représentants de la tradition ont pensé que Jacques, frère du Seigneur et Jacques le Mineur étaient une seule et même personne : « εἰστήκεισαν δὲ παρὰ τῷ σταυρῷ τοῦ Ἰησοῦ ἡ μήτηρ αὐτοῦ καὶ ἡ ἀδελφὴ τῆς μητρὸς αὐτοῦ, Μαρία ἡ τοῦ Κλωπᾶ καὶ Μαρία ἡ Μαγδαληνὴ. » — Il s'agit de savoir si dans ce passage il est parlé de trois ou bien de quatre personnes; c'est une question de ponctuation. Laissons la virgule après le second αὐτοῦ, nous trouvons mentionnées : 1° la mère de Jésus ; 2° la sœur de la mère de Jésus ; 3° Marie femme de Klopas, et 4° Marie Madeleine. Supprimons au contraire cette virgule ; il ne reste plus que trois personnes : 1° la mère de Jésus ; 2° la sœur de sa mère, Marie femme de Klopas ; 3° Marie Madeleine.

En comparant ce passage de Jean avec Marc, XV, 40, nous apprenons que Marie femme de Klopas est mère de Jacques le Mineur : si donc nous ne voyons que trois personnes dans le texte de Jean, la femme de Klopas serait la sœur de la mère de Jésus, et Jacques le Mineur serait cousin de Jésus. Dans ce cas, on a supposé que Jacques le Mineur pourrait bien être le même que l'évêque de Jérusalem appelé aussi le Juste.

Nous maintenons la virgule après le second *αὐτοῦ* ; nous voyons dans cette énumération de Jean quatre femmes groupées deux par deux :

Jacques évêque de Jérusalem était certainement parent de Jésus ; or, il n'est jamais question d'un parent de Jésus parmi les douze apôtres ; Jacques le Mineur lui-même joue du vivant de Jésus un rôle si effacé (il passe derrière Pierre, Jean, Jacques l'Ancien, André Philippe) qu'il ne lui est pas possible d'avoir occupé le premier rang à la mort de son cousin. D'après cela Jacques le Juste ne saurait être confondu avec Jacques le Mineur.

Les Nazarethains d'ailleurs connaissaient la famille de Jésus : n'est-il pas naturel de penser qu'après avoir nommé le père et la mère ils ajouteront plutôt les noms des frères et des sœurs que ceux des cousins et des cousines ?

Il y a, il est vrai, quatre fils de Klopas portant les noms des frères de Jésus ; trois de ces fils, Jacques, Simon et Jude furent du nombre des douze apôtres et

nous en sommes très heureux, car toute identification devient par cela même impossible. Supposons, en effet, que dans le passage de Matthieu (XIII, 55) les quatre frères signalés soient cousins de Jésus : lorsque au chapitre vii de Luc, les douze sont avec leur Maître, trois de ses cousins faisant partie de ce nombre sont aussi avec lui ; or, au même instant (chap. viii) arrivent Marie et les frères de Jésus ; nous trouvons donc à côté les uns des autres, en même temps, dans le même lieu, frères et cousins qu'il est impossible de confondre. Cette distinction est bien plus frappante encore dans le chapitre iii de Marc où la mère de Jésus et les frères du Sauveur arrivent immédiatement après l'énumération des douze.

La personne de Jose, nous l'avouons, est plus encombrante. Jose est appelé par Matthieu, XXVII, 56, fils de Marie mère de Jacques le Mineur ; Marc dans le récit parallèle de la mort de Jésus parle également d'une Marie mère de Jose. Le Jose qui est donné comme frère de Jésus serait-il donc son cousin, un fils de Klopas ? Rien ne nous oblige à le croire : un frère de Jésus a porté ce nom, un fils de Klopas l'a porté, et un fils d'une autre Marie l'a peut-être aussi porté, car il n'est pas facile d'identifier les Marie de Matthieu et de Marc : l'une est appelée mère de Jacques et de Jose, elle regarde de loin : l'autre est appelée mère de Jose seulement et est proche du tombeau. Nous avons, par conséquent deux listes de cousins homonymes :

on en voit encore aujourd'hui des exemples, car il y a des noms qui sont plus spécialement aimés dans la famille et qui sont perpétués dans les diverses branches en souvenir des parents ou grands-parents qui les ont portés. Pourquoi les théologiens catholiques s'étonneraient-ils de cette coïncidence, eux qui ne reculent pas devant ce contre-sens d'attribuer à deux sœurs le même nom de Marie ?

L'entrée de Jésus dans la synagogue de Nazareth dut avoir lieu vers l'an 31, et on pourrait se demander pourquoi dans nos deux passages de Matth., XIII, 55, et Marc, VI, 3, il est nommé fils de Marie seulement ?

Nous pensons que Joseph était mort et que Marie vivait dans le veuvage au milieu des siens. Les habitants de Nazareth furent déçus dans leur attente : ils s'étaient fait une autre idée de l'homme attendu de Dieu, et du Messie qu'avaient annoncé les prophètes, soit qu'il dût être semblable à David, d'origine royale, prince victorieux des peuples païens, soit qu'il dût venir sur les nuées du Ciel escorté de son armée céleste. Et maintenant, en Jésus, ils ne voyaient qu'une créature terrestre, issue d'une nombreuse et pauvre famille dont les membres leur étaient de longue date connus. Ne pressentant rien de sa grandeur spirituelle, ils pensèrent pouvoir le mesurer aux frères et aux sœurs qui l'entouraient. Les sœurs ne sont pas nommées ; mariées à Nazareth elles n'eurent probablement qu'un rôle tout à fait effacé, et le peu d'importance que dans

le judaïsme on attribuait à l'élément féminin justifie l'oubli des évangélistes. Telle est la raison que donne M. Schulze (1) et qui nous paraît assez plausible. La légende nous a conservé des noms : l'histoire de Joseph appelle ces sœurs Assya et Lydia ; Anastase d'Antioche, Marie et Salomé : Épiphanie, Esther et Thamar ; à ces dernières Sophronius on ajoute un troisième du nom de Salomé (2).

L'apôtre Jean, II, 12, après le récit des noces de Cana parle aussi des frères de Jésus : « après cela il « descendit à Kapernaoum avec sa mère, ses frères et « ses disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de « jours. » Le rapprochement de ces ἀδελφοί avec leur mère, surtout chez Jean qui l'avait recueillie, donne bien à penser qu'ils étaient de vrais enfants de Marie et non pas seulement ses neveux.

Au chapitre VIII, 5, ils sont encore mentionnés : Jésus redoutant la haine des Juifs quitte la Judée et se retire chez les Galiléens ; mais comme la fête des tabernacles approchait, « ses frères lui dirent : Pars « d'ici et va en Judée afin que tes disciples voient « aussi les œuvres que tu fais, car personne ne fait « rien en cachette quand il cherche à être connu : « Si tu fais ces choses montre-toi toi-même au monde, « car ses frères ne croyaient pas en lui. » Comment

(1) *Hat Jesus Geschwister gehabt oder nicht?* (Dresde, 1886).

(2) Thilo, *Code x ap. N. T.*, t. I, p. 363.

pourrions-nous concilier ces cousins incrédules avec les cousins apôtres que nous avons plus haut rencontrés? La distinction n'est-elle pas encore ici nécessaire? Et ce passage de Jean explique le récit (XIX, 26) des derniers moments de Jésus : « Jésus voyant sa « mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa « mère : Femme, voilà ton fils, puis il dit au disciple : « Voilà ta mère, et dès cette heure le disciple la prit « chez lui. » En présence de l'incrédulité de ses frères, et peut-être de l'abandon dans lequel ils avaient laissé leur mère, Jésus éprouve le besoin de recommander Marie au disciple qu'il chérissait, et c'est alors qu'il adresse à sa mère éplorée ces paroles : « Femme voilà ton fils », et au disciple : « voilà ta mère ». Plus tard, après la résurrection, Jésus se montra à ses frères en Galilée (Matth., XVIII, 9), et ils se convertirent. Marie retourna-t-elle chez eux? Nous ne le pensons pas; il y eut dès ce moment entre la mère et ses fils des relations plus intimes, mais elle voulut sans doute, obéissante, rester sous l'impression des dernières paroles du Crucifié qui regardait comme ses meilleurs frères et ses meilleures sœurs ceux qui faisaient la volonté du Père céleste.

§ 2. *Les Actes.*

Dans les Actes des apôtres nous ne relevons que deux passages où il est question de frères de Jésus. « Actes, I, 12-15 : Après l'Ascension, les apôtres s'en « retournèrent à Jérusalem, de la montagne des Oliviers « qui est proche d'une distance de Sabbat. Et quand « ils furent arrivés, ils montèrent dans la chambre « haute où demeuraient Pierre, Jacques, Jean, André, « Philippe, Thomas, Barthélemi, Matthieu, Jacques, « fils d'Alphée, Simon le Zélote et Jude, frère de Jacques. Tous ceux-là persévéraient d'un commun accord dans la prière et dans l'oraison avec les femmes, Marie mère de Jésus, et les frères de Jésus. » La distinction entre les apôtres et les frères du Seigneur est encore ici établie nettement par Luc.

Au chapitre xii, après avoir fait périr Jacques, frère de Jean, Hérode laisse emprisonner Pierre, qu'un ange du Seigneur est-il dit, vient délivrer la veille de son supplice. Pierre rendu à la liberté entre dans la maison de Marie, mère de Jean Marc, raconte sa miraculeuse délivrance : « Faites savoir cela à Jacques et aux frères « ajouta-t-il, et il s'en alla dans un autre lieu. » Ce passage n'est pas décisif puisque le sens en est assez vague ; quels sont ces frères auxquels il est fait allu-

sion? Dans quel sens est pris le mot ἀδελφοί, dans celui de frères selon la chair ou bien dans celui de frères selon l'esprit? Nous inclinons à penser qu'il s'agit des disciples de Jésus en général : mais le Jacques mentionné est certainement le frère du Seigneur qui formait avec sa famille le noyau le plus respecté de l'Eglise de Jérusalem.

§ 2. *Paul.*

Nous terminons l'étude des frères de Jésus dans le Nouveau Testament, par l'examen de deux passages de Paul.

Dans l'Épître aux Galates, I, 19, l'apôtre des Gentils veut montrer qu'il n'a pas reçu son Évangile des apôtres primitifs, et allègue comme preuve que ce fut seulement trois ans après sa vocation qu'il eût une entrevue avec Pierre à Jérusalem, entrevue qui ne dura pas plus de quinze jours : puis il ajoute : « Je ne vis aucun
« des autres apôtres, si ce n'est Jacques le frère (ἀδελφός)
« du Seigneur. »

Ce Jacques est considéré (Gal., II, 9, 12) comme une colonne de la communauté de Jérusalem : était-il compté au nombre des Douze et serait-il le fils de Klopas? Le texte grec, nous l'avouons, le laisse entendre.

Fritzsche (1) soutient l'opinion contraire, et des raisons fournies par le passage I, Cor., XV, 5, 7 « ensuite « il s'est fait voir à Jacques, et puis à tous les apôtres... » où Jacques est distingué des apôtres, nous portent à croire que la pensée de Paul était celle-ci : je n'ai vu aucun apôtre, je n'ai vu que Jacques le frère du Seigneur.

Plus tard Paul écrit aux Corinthiens (I, IX, 5) : « N'avons-nous pas le droit de mener partout avec « nous une sœur, une épouse, comme le font les autres « apôtres et les frères du Seigneur et Céphas. » D'après son témoignage visuel, Jésus avait des frères : il les a connus mariés, car on n'en était pas encore au moment où le célibat ecclésiastique devint en usage dans l'Eglise chrétienne. Il ne parle dans ses Épîtres que de l'un d'eux, de Jacques, le personnage influent dont Jude s'autorise pour écrire et que les Homélies clémentines présentent comme le centre de la communauté de Jérusalem, — mais l'existence de celui-là entraîne nécessairement celle des autres.

(1) *Comm. in Matth.*, p. 482.

CHAPITRE II

LES HISTORIENS ET ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES

§ 1. *Josèphe.*

L'historien juif de la Palestine, Josèphe, qui naquit vers l'an 37 après Jésus-Christ, fut contemporain des apôtres et des disciples de Jésus. Il a connu tous les événements passés en Palestine et les rapporte, non sans être soupçonné d'avoir fait fléchir parfois la vérité pour ménager son intérêt personnel. Il nous donne (*Antiquités juv.*, livre XX, 9) de précieux renseignements sur le martyre de Jacques qui eut lieu après la mort de Festus et avant l'arrivée en Judée du nouveau gouverneur Albinus : « Ananus, grand-prêtre, persuadé « que le moment était propice parce que Festus était « mort et qu'Albinus était encore en route, rassembla « le conseil des juges : on traduisit en jugement le « frère (ἀδελφός) de Jésus le prétendu Christ (Jacques « était son nom), et quelques autres avec lui. Ils furent « accusés d'avoir violé la loi et Ananus les fit lapider. » Ce passage de Josèphe où Jacques est appelé frère de

Jésus, est fort précis; mais son authenticité pourrait être contestée.

On rencontre dans les *Antiquités* des traces certaines d'interpolation. Au livre XVIII, 33, il est dit au sujet de Jésus : « En ce temps-là parut Jésus, homme sage, « si toutefois il est permis de l'appeler homme; grand « par ses miracles il devint le maître de ceux qui aiment « la vérité, et nombre de Juifs aussi bien que de Grecs « se mirent à sa suite, car il était le Christ. » Une glorification de l'amour des chrétiens pour leur maître, la proclamation de la résurrection de Jésus suivent ces lignes, et on les reconnaît comme de source chrétienne. Nous en avons une preuve : Origène qui avait lu Josèphe ne connaissait pas ce second passage, car s'il l'avait connu, il n'aurait pas présenté Josèphe comme un incrédule. C'est après Origène que ce passage a été intercalé (1).

Le chapitre ix du livre XX, concernant la personne de Jacques, ne nous inspire pas de si graves soupçons : Jésus y est appelé le prétendu Christ, et ce n'est pas ainsi que se serait exprimé un chrétien. Du reste, pour la question qui nous occupe, l'importance de l'authenticité est minime. Si ce passage est authentique, nous avons ici une preuve que Josèphe considérait Jacques comme le frère du Seigneur et que Jacques passa

(1) M. Sabatier, Cours sur les sources de la vie de Jésus, 1885.

pour tel durant tout le premier siècle. S'il est authentique, il n'en reste pas moins vrai que le chrétien interpolateur considérait Jésus comme frère de Jacques, et que cette croyance était encore en vigueur au moins dans les commencements du deuxième siècle.

§ 2. *Eusèbe.*

Eusèbe nous parle aussi des frères de Jésus : il enregistre dans son *Histoire Ecclésiastique* les témoignages de Clément et d'Hégésippe.

Au livre I^{er}, 12, il commence par rappeler le passage de Paul où le Christ apparaît à Jacques après s'être montré aux apôtres : ce Jacques, ajoute-t-il, passe pour avoir été frère de Jésus (ἀδελφός).

Le livre II, 1, renferme le témoignage de Clément, emprunté aux chapitres vi et vii des *Institutions*. Nous citons ce témoignage en entier :

« Après le martyre d'Etienne, Jacques qui était ap-
« pelé frère (ἀδελφός) du Seigneur, parce qu'il était fils
« de Joseph (car Joseph fut père de Jésus : Joseph
« était fiancé à la Vierge Marie, lorsqu'avant de s'unir
« par le mariage elle se trouva être enceinte du Saint-
« Esprit, comme l'enseigne l'histoire sacrée des
« Évangiles); ce Jacques, dis-je, qui à cause de son
« éminente vertu fut surnommé le Juste par les an-

« ciens, reçut, paraît-il, le premier l'épiscopat de l'É-
« glise Jérusalemite. Après l'ascension du Sauveur,
« Pierre, Jacques et Jean, quoiqu'ils eussent été l'ob-
« jet de ses préférences, ne disputèrent pas entre eux
« sur le droit de primauté, mais Jacques, surnommé
« le Juste, fut choisi comme évêque de Jérusalem...
« Le Seigneur, après sa résurrection, accorda le don
« de science à Jacques le Juste, à Jean et à Pierre ; ils
« firent part de ce don aux soixante-dix disciples dont
« l'un fut Barnabas. Il y eut deux Jacques : l'un sur-
« nommé le Juste, qui mourut précipité du sommet du
« Temple et frappé d'une massue par un foulonneur ;
« l'autre qui fut décapité. Plus tard Paul se souvient
« de ce Jacques le Juste, lorsqu'il écrit : Je n'ai vu
« aucun des autres apôtres, si ce n'est Jacques, frère
• « ἀδελφός) du Seigneur. »

Que devons-nous penser de ces lignes ? Elles paraissent s'opposer à la distinction de Jacques frère du Seigneur, et de Jacques fils de Klopas. D'autre part, Jacques, frère du Seigneur, est appelé fils de Joseph, et s'il est fils de Joseph il n'est pas cousin de Jésus. Serait-il téméraire d'émettre l'hypothèse que Clément d'Alexandrie, dans l'énumération des Jacques, a oublié le fils de Klopas à cause du rôle peu important qu'il a joué dans l'Église ?

Au livre II, 23, Eusèbe rapporte d'après Hégésippe le récit du martyre de Jacques : « Lorsque Paul, dit-il, en eût appelé à César et eût été envoyé à Rome par

« Festus, les Juifs qui lui avaient dressé des pièges
« furent déçus dans leurs espérances et tournèrent
« leur colère contre Jacques, frère (ἀδελφός) du Seigneur,
« auquel les apôtres avaient conféré la dignité d'évê-
« que de Jérusalem. » Ce Jacques, frère du Seigneur,
entreprit de concert avec les apôtres l'administration
de l'Eglise, et il fut surnommé le Juste, dit Hégésippe
dans le cinquième livre de ses Commentaires, parce
qu'il y avait beaucoup de personnes qui s'appelaient
Jacques. Cette affirmation donne quelque valeur à l'hypothèse que nous avons émise ci-dessus au sujet du témoignage de Clément.

Parmi les frères de Jésus, Eusèbe ne se borne pas à mentionner Jacques seulement : au livre III, 19, nous en voyons apparaître un nouveau : « La renom-
« mée nous apprend que lorsque Domitien eut or-
« donné de tuer tous les descendants de David, les
« descendants de Jude, qui avait été selon la chair
« frère (ἀδελφός) de Jésus, furent dénoncés par certains
« hérétiques en tant que de race davidique et qu'illus-
« trés par la parenté de Jésus. »

Le chapitre suivant, III, 20, parle avec plus de précision de petits-fils de Jude « qui était appelé frère de Jésus (ἀδελφός) selon la chair », qu'Evocatus conduisit à Domitien.

Comment la tradition interprète-t-elle ces passages ? et peut-on employer pour désigner de vrais frères un terme plus précis que celui de frères selon la chair ?

Nous arrivons à deux chapitres sur lesquels Keim (1) se fonde pour démontrer que d'après Hégésippe ceux que nous appelons frères de Jésus étaient ses cousins. Eusèbe, III, 11 rapporte « qu'après le martyre de
« Jacques et la prise de Jérusalem, les apôtres et les
« disciples qui étaient encore en vie tinrent conseil
« avec les parents de Jésus pour décider à qui devait
« échoir la dignité épiscopale. Tous indiquèrent Si-
« mon, fils de Klopas, dont il est parlé dans les Évan-
« giles : Simon passe pour avoir été cousin (ἀνεψιός) du
« Seigneur, car Hégésippe affirme que Klopas était
« frère de Jésus. »

Le livre IV, chapitre xxii, nous donne à peu près les mêmes renseignements : « Après que Jacques le Juste
« eût subi le martyre, de même que Jésus dont il avait
« prêché la doctrine, Simon né de son oncle, fils de
« Klopas, fut établi évêque ayant été choisi par tous
« comme second cousin du Seigneur (ὄντα ἀνεψιὸν τοῦ
« κυρίου δεύτερον...) »

Simon est nommé second cousin de Jésus ; il faudrait savoir quel fut le premier cousin. Ce fut Jacques le Juste, dit Keim.

A cela nous répondrons : Jacques le Juste n'a jamais été appelé ni par Hégésippe, ni par personne, ἀνεψιός κυρίου, mais toujours ἀδελφός. Il conserve ce nom jusque dans les Constitutions apostoliques.

(1) *Jesu von Nazara*, I, 423, 44.

« II, 55 : Nous avons été jugés dignes d'être té-
« moins de la parousie du Seigneur avec Jacques son
« frère (τῷ τοῦ κυρίου ἀδελφῷ)... »

« VI, 13 : Jacques, frère (ἀδελφῷ) du Seigneur et
« évêque de Jérusalem... »

« VII, 46 : Nous vous faisons connaître ici les évê-
« ques de Jérusalem, le premier fut Jacques frère
« (ἀδελφός) du Seigneur. »

Simon, au contraire, est toujours appelé ἀνεψιός, et Hégésippe, s'il y avait eu lieu, aurait caractérisé par ce terme l'évêque de Jérusalem.

Un Père apologiste, Tertullien, dont le témoignage est digne de croyance, nous affirme que Marie eut des enfants après avoir mis au monde Jésus (1), et que ce furent ces enfants eux-mêmes qui allèrent un jour à la recherche de leur frère soupçonné de démence (2). Mais c'est déjà le moment où l'opinion catholique prend racine; quelques hérétiques, Helvidius, Jovinien, Bonose, Vigilance essaieront en vain de la combattre, ils succomberont dans la lutte, des siècles s'écouleront, et leurs idées ne reparaitront que plus tard.

(1) *De Monogamia*, 8 : *Et Christum quidem virgo enixa est, semel nuptura post partum, ut uterque titulus sanctitatis in Christi censu dispungeretur, per matrem et virginem et univ-*
erſum.

(2) *De Carne Christi*, 7 : « *Primo quidem nunquam illi annuntiasset matrem et fratres ejus foris stantes qui non certus esset et habere illum matrem, et fratres ipsos esse quos tunc nuntiabat, vel retro cognitos vel tunc ibidem compertos.* »

CONCLUSION

Nous voudrions, en terminant cette étude, essayer de grouper en quelques lignes les divers motifs qui nous ont amené à reconnaître l'existence des frères de Jésus.

Les récits de la naissance du Christ, malgré leur tournure contradictoire, sont d'accord sur ce point que Marie a pu et a dû avoir d'autres enfants que Jésus. Les Évangiles nous ont montré les sœurs et les frères de Jésus allant à sa recherche, et nous ont donné les noms de ces derniers. Les Actes et Paul ont su nettement distinguer ces frères des apôtres; Josèphe et Eusèbe sont venus confirmer cette distinction; enfin des raisons philologiques ne nous ont pas permis de traduire le mot ἀδελφός par « cousin ».

C'est l'idée de la conception miraculeuse, source de la doctrine traditionnelle, qui a poussé tant les auteurs des évangiles apocryphes que les Pères de l'Église à nier l'existence des autres enfants de Marie : elle a été le point de départ d'une série de dogmes nouveaux et a engendré la mariolâtrie. Le Concile d'Éphèse (431) donne à Marie le titre de θεοτόκος, « mère de Dieu »; dès lors on adore la Vierge comme la reine du ciel descen-

due sur la terre. Elle est toute-puissante; on peut en appeler à elle du jugement de Dieu, parce que Dieu ne peut rien refuser à sa mère : « *Si quis sentit se gravari a foro justitiæ Dei, appellet ad forum misericordiæ matris* », s'écrie saint Bernardin, de l'ordre de Saint-François (1). Elle doit plutôt être invoquée que le Sauveur, parce que le Sauveur est notre juge, tandis qu'elle ne l'est pas : « *Velocior nonnunquam salus invocato nomine Mariæ quam invocato nomine Jesu* (2). »

Elle est le fondement de toutes les espérances humaines : « Levons les yeux et les mains vers la très sainte Vierge Marie qui seule a anéanti toutes les hérésies, et qui forme notre plus grand sujet de confiance, ou plutôt qui est tout le fondement de notre espérance (3). »

Marie n'a pas eu de rapports conjugaux avec Joseph son époux, qui occupe une place parmi les Saints; Marie a toujours été Vierge, même après la naissance de Jésus : elle n'a pas eu d'autres enfants que lui. Ce n'est pas tout : il faut qu'elle ait été sainte et pure à travers toute son existence, dès le sein de sa mère, affranchie de toute souillure, du *vitium originale* : et voilà pourquoi le 8 décembre 1854 six cent vingt évêques se pressent à Rome pour proclamer le nouveau

(1) Sermon sur la Vierge Marie, 3^e partie, cité par Ath. Coquerel.

(2) Mendoza, *De floribus sacris*, 1701.

(3) Grég. XVI, Lettre encycl., 15 août 1832.

dogme de l'Immaculée Conception (1). C'est le couronnement du synode d'Ephèse : les dogmes de la Conception miraculeuse, de la Virginité perpétuelle de Marie, de l'Immaculée Conception sont trois étapes logiques d'un même courant.

Ces idées ne viennent pas de la lignée hébraïque : mais elles ont leurs racines dans les doctrines païennes sur la sainteté du célibat, sur la supériorité morale de la virginité. Le paganisme entrant dans l'Église chrétienne en a reçu l'empreinte, mais l'influence a été réciproque, et le Christianisme s'est assimilé des éléments païens. Toutes ces prémisses dogmatiques ne sauraient nous influencer dans notre étude historique : nous avons suivi les textes, nous nous sommes laissé guider par eux, et c'est par eux que nous avons consciencieusement cherché à établir les faits. Le Nouveau Testament en entier s'oppose à ce que nous reconnaissons à Marie aucun titre de divinité ; les Évangiles nous la présentent comme une humble créature pécheresse, faisant elle-même l'aveu de sa misère naturelle et de son péché : « Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante » (Luc, I, 46-48).

(1) Il fut proclamé à l'unanimité moins quatre voix : des quatre opposants, trois se rangèrent bientôt à l'avis de la majorité (J. Perrone, *Praelectiones theologicæ*, II, 1854).

Elle n'a pas la toute science : lorsqu'à l'âge de douze ans, Jésus laisse retourner ses parents à Nazareth, pour s'asseoir lui-même au milieu des docteurs dans le temple de Jérusalem, Marie est en peine au sujet de son fils ; après l'avoir trouvé et interrogé, elle ne comprend pas sa réponse : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des choses de mon Père ? »

A Cana, Jésus établit entre Marie et lui une barrière : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » (Jean, II, 4) On dirait que dès le début de son ministère, il prévoit et veut ruiner à l'avance les erreurs des siècles futurs.

Une femme l'entendant parler, élève la voix du milieu de la foule et s'écrie : « Heureux les flancs qui « t'ont porté et les mamelles qui t'ont allaité ! » — « Heureux plutôt, lui répond Jésus, ceux qui écoutent la « parole de Dieu et qui la mettent en pratique » (Luc, XI, 27, 28).

Les apôtres Paul, Pierre, Jean, dans leurs Epîtres ne nomment même pas Marie : ne l'auraient-ils pas mentionnée au moins une fois, si elle avait joué un tel rôle dans le salut de l'humanité. et auraient-ils été trois exceptions flagrantes à cette règle universelle que l'esprit d'un siècle pèse sur les contemporains ?

Il est pour nous hors de doute que Jésus a eu des frères et des sœurs, ce qui à nos yeux n'enlève aucun prestige à Marie. Elle fut le modèle des femmes, la mère de famille attachée à ses enfants, et surtout à celui qu'elle accompagna au supplice, sans murmures,

changeant ses joies du passé en une parfaite résignation. Jésus fut son premier né : la sainte famille s'accrut, six autres enfants au moins vinrent l'embellir, elle fut bénie de Dieu, car chez les Hébreux une nombreuse famille était un signe des bénédictions d'en haut.

Le mariage n'est pas une impureté, la maternité n'est pas une souillure. Qu'il nous soit permis de rappeler en terminant, la parole de Paul à Timothée (I, II, 5) : « La femme est sauvée par l'enfantement, si elle
« persévère dans la vertu, dans la foi, dans la cha-
« rité et dans la sainteté. »

Le grand apôtre écrivant ces lignes cherchait à se représenter le type de la femme idéale et parfaite. Ce type de beauté morale, Marie l'avait réalisé en incarnant, dans les limites du terrestre, la vertu féminine, la foi, la charité, la sainteté.

Vu :

Le Président de la soutenance,

E. MÉNÉGOZ.

Vu :

Le Doyen,

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.
